

La démocratie en chansons : les bikut-si du Cameroun

LE Cameroun s'est rendu célèbre ces dernières années par ses multiples transgressions des droits de l'homme. Depuis l'indépendance en 1960, nombreux sont les Camerounais emprisonnés pour délit d'opinion. On a parlé de bâillonnage entre 1960 et 1982, car personne n'osait ouvertement contredire le pouvoir.

Une loi de 1962, abrogée en... 1994, punissait sévèrement quiconque se rendait coupable de subversion. Malgré la répression, les artistes ont pu, à travers la musique et la chanson, exprimer leur opinion et prendre position contre le pouvoir.

Je m'interroge sur cette liberté et sur l'évolution de la libre expression musicale depuis les bourrasques démocratiques de 1991. Je m'intéresse surtout à la chanson traditionnelle et populaire pour montrer que l'artiste du village a toujours bénéficié d'une totale liberté d'expression dans notre société.

Fonctions sociales et expression démocratique de la chanson traditionnelle : le cas du bikut-si

Chez les Beti du Cameroun, la musique et le chant représentent un moyen d'expression naturel, convivial et privilégié. Ils servent d'exutoire pour louer et célébrer, admonester et taquiner, railler et humilier, bercer et éduquer, contester et vider les rancœurs. Les hommes chantent la victoire sur l'ennemi, l'insertion dans la vie sociale et la vie après la mort. Les femmes s'adonnent aux berceuses mais surtout au bikut-si, genre musical typiquement beti. Le bikut-si est le vecteur des messages acerbes destinés aux rivaux, des mots doux ou aigres adressés aux partenaires. Il véhicule des

louanges aux héros, des tirades paillardes ou des plaintes conciliatrices aux amants, des conseils et des vœux aux enfants, des critiques pointues aux aînés ou aux dignitaires. Mbarga (1) et Ngumu (2) ont présenté la typologie de ces genres.

Les femmes beti, privées de pouvoir dans la gestion sociale, hors du foyer, s'expriment préférentiellement au moyen des *bikut-si* qui allient créativité ou poésie musicalement déclamée et gestuelle rythmée. Par les claquements des mains ou les castagnettes, renforcés par de longues sirènes vocales, on approuve le texte débité par celle qui gère son « tour de cercle ». Les femmes composent spontanément des textes et y consignent leur pensée avec une exceptionnelle maîtrise. A tour de rôle et au milieu du cercle, elles dansent et rivalisent d'éloges, de taquineries ou de répliques. De l'événement d'actualité, elles prennent prétexte pour aborder tous les sujets et se font acclamer selon la richesse et la justesse de l'inspiration, et l'alignement des mots prononcés. Nama (3) et Mbarga analysent la stylistique et les formes poétiques des *bikut-si*, danse spécifiquement féminine.

Diverses interprétations définissent cette danse. Elle se conçoit comme un rigodon dont l'action essentielle consiste à marteler rythmiquement le sol de ses pieds. Étymologiquement, le mot *bikut-si* constitue une synapse composée, non de trois comme le disent Nama, ou Nkili que reprend Mbia (4), mais de deux termes. La deuxième unité, *si*, signifie « le sol » ; elle est précédée d'un nom verbal dont le radical *kud* ou *kut* nomme l'acte de taper, frapper, cogner, battre ou marteler.

Substantivée, la base verbale *kud* est précédée du préfixe (*bi*) qui signale la classe et le genre du mot dans la langue. *Bikut-si* est donc un terme au pluriel. Son singulier, rare, est *ekut-si*. Le pluriel s'impose par l'itération de l'acte de marteler le sol. Sur la foi de ses informateurs, Nama écrit qu'on martelait ainsi le sol pour éloigner les bêtes féroces, pour manifester sa colère, ou enfin pour montrer la vigueur des Beti.

Le terme désigne la danse, la musique et le texte. Les textes varient selon le thème choisi ou surtout le genre exécuté. Abega (5) distingue trois types de *bikut-si*. Le premier est création, poésie et chant ; le deuxième, plus narratif, raconte les exploits des héros du clan et s'assimile à la nouvelle ou au roman. Le troisième, enfin,

(1) Mbarga Mbarga, *La chanson féminine beti dans la mouvance sociale actuelle*, mémoire de fin d'études, Université de Yaoundé I, 1994.

(2) P.-C. Ngumu, « Poésie chantée beti », in *Notre librairie*, n° 99, 1989, pp. 59-64.

(3) Nama Nama, *Le langage poétique de la chanson populaire camerounaise : le cas du*

Bikut-si, mémoire de fin d'études, Université de Yaoundé I, ENS, 1994.

(4) E. Mbia, *Le Bikut-si : danse de la forêt*, maîtrise de sociologie de la culture et de la communication, Études africaines, Université Paris V, Sorbonne, 1992.

(5) S.-C. Abega, entretien du 23 avril 1996.

est célébration d'un événement ponctuel. Il est le mode le plus répandu et celui qui court jusqu'à aujourd'hui.

Autrefois affaire des seules femmes, les bikut-si aujourd'hui sont chantés aussi bien par les femmes que par les hommes. Les messages et les thèmes sont les mêmes. Mais le choix des exécutions artistiques des femmes se justifie pour deux raisons.

Traditionnellement, les femmes ont toujours eu droit à la libre expression dans notre société. Aujourd'hui, elles s'adressent directement au pouvoir, non plus par allusion, mais de manière claire. Elles revendiquent leurs droits, disent leurs déceptions pour sauver l'avenir de leurs enfants et changer une société corrompue. La chanson est le code d'expression publique (6).

Outre l'évidente fonction ludique et distractive de la danse, la population brave publiquement et impunément l'autorité établie, consacrant ainsi le caractère démocratique de la société. J'ai pu, dans les villages, recueillir soixante-quinze pièces. Certaines correspondent à celles de Nama, de Nkomo (7), de Mbia ou de Mbarga. J'ai obtenu de la radio, par enregistrement direct, trente-deux « morceaux » livrés au public tous les samedis matin, ou lors des émissions spécialisées. J'analyserai ces textes en vue de dégager les différentes fonctions du bikut-si. Socialement, la chanson traditionnelle assume, chez les Beti, plusieurs fonctions. Outre la revendication, la dithyrambe, la moralisation et l'éducation participent à la thématique fonctionnelle des bikut-si.

La fonction laudative

La fonction élogieuse est essentielle, car 25 % des bikut-si diffusés sont dithyrambiques. Les femmes louent leur mari ou le héros, exaltent leur beauté, vantent leur force physique ou leur virilité. En politique, l'éloge des femmes magnifie le pouvoir et celui qui l'incarne. Pour Modo (8), qui date cette pratique à 1966, « la chanson politique, notamment la chanson de louange, s'est véritablement développée après l'indépendance, et surtout après l'instauration en 1966 par Ahidjo du parti unique ».

Elle sert de propagande au pouvoir. Les présidents Ahidjo et Biya ont eu droit aux bikut-si célébrant leur action et leurs missions. Biya est même *l' élu et l'envoyé de Dieu*, qui mérite, selon

(6) M.-E. Owona, « La controverse bikut-si-makossa : musique, politique et affinités régionales (1990-1994) », *L'Afrique politique*, 1995, pp. 267-276.

(7) M. Nkomo Ondobo, *La chanson pailarde beti : une approche thématique et fonc-*

tionnelle, mémoire de fin d'études, Université de Yaoundé, 1990.

(8) Asse Modo, « La chanson dans la communication politique au Cameroun », in *Fréquence Sud*, revue de recherche en communication, n° 13, 1995, pp. 121-132.

la chanson, *respect et vénération*. « *Papa Paul, assume ta tâche, c'est Dieu lui-même qui te l'a confiée.* » A travers la chanson politique, se révèlent le *fidèle engagement et l'indéfectible attachement au père de la Nation*, membre du clan. Elle marque l'adhésion tribale à l'idéologie et à la politique du chef de l'État. Voici trois extraits significatifs :

*Tu iras toujours en avant
Toujours, Paul Biya, nous te suivrons
La voie que tu as choisie est celle que nous emprunterons*

*Dieu t'a choisi pour nous guider
Papa Paul oh, qui donc nous détournera de ta voie ?
Nous, nous exultons, car un des nôtres gouverne le pays.*

*Papa Paul Biya, que crains-tu ?
Nous les femmes, nous sommes derrière toi
Les détracteurs ne peuvent rien te faire puisque nous te soutenons
Continue ta mission, nous sommes avec toi.*

La fonction cathartique

S'ils louent leurs chefs, les Beti refusent l'idolâtrie et la torture. Comme code de la société, la chanson libère les refoulements et vide les rancœurs. On danse frénétiquement au rythme des claquements, se cassant le dos et les reins sous le martèlement du sol, pour accuser haut et fort. Parfois, la réplique de la cible est immédiate. Puis revient l'ordre souhaité.

Ainsi les belles-familles engageaient-elles des joutes, pour exalter les qualités de la mariée, ou pour déplorer *la peste qui arrive avec les commérages, la paresse et les pires défauts*. On utilise ici des métaphores pour nommer la cible. Mongo Beti en donne un exemple dans *Mission Terminée* :

*Dites-moi chères sœurs qui m'écoutez,
Dites, mes sœurs, comment nomme notre langue
Ces femmes, salamandres aux griffes crochues,
Femmes qui, bien que répudiées, expulsées, honnies
S'obstinent à rester, servir, supplier,
Dites-moi si... ces femmes, ne sont pas appelées la colle
Comme ce nom leur sied.*

Aujourd'hui, la radio diffuse les revendications et la satire que lancent les villageois qui ont intégré la notion de démocratie, c'est-à-dire la possibilité de *parler sans avoir peur*. Alors se débrident l'inspiration et la parole. Fort de la tradition et de la nouvelle forme

de parole, on interpelle le pouvoir pour dénoncer vivement et nommément les tares sociales et leurs auteurs ; toujours clairement, jamais plus allusivement, mais courtoisement et directement. D'où l'absence des métaphores et la clarté des messages dans les bikut-si actuels. C'est là, me semble-t-il, la principale originalité des chansons populaires de nos jours.

Divers sujets de contestation fleurissent des pièces recueillies à la radio. Les plus récurrents sont la crise économique (21 %) et la dénonciation crue de l'injustice sociale (40 %), la croissance du pays (15 %), la léthargie ou la complicité du pouvoir devant les malversations (8 %). Ces thèmes se chevauchent, et une même pièce peut en contenir plusieurs. Aucune ambiguïté lexicale, sauf cas rare, n'autorise de lecture floue de ces chants aujourd'hui prisés par les auditeurs et les populations. Ces thèmes étalent sur la place publique les critiques des *Beti* à leur président.

Le territoire où se chante le bikut-si couvre la zone politique qui soutient le président Biya. En début ou en cours de chant, le groupe décline son identité départementale et provinciale. Je relève que les déceptions viennent du Dja et Lobo (Province du Sud 20 %), de la Lékié, de la grande Mefou, du Nyong et Mfoumou et du Mfoundi (Province du Centre 60 %).

Les populations sans accès à la parole publique exorcisent les déceptions engrangées depuis les promesses faites par P. Biya le 11 juin 1983, boulevard du 20-Mai. Ce jour-là, le président avait juré de satisfaire les vœux exprimés. Auparavant, le délégué du gouvernement de Yaoundé assurait Biya du soutien de la grande province d'alors : « Si certains vous roulent, nous, nous roulons pour vous... Nous les gens du centre-sud, nous sommes les hommes de parole, nous n'avons qu'une parole, nous vous donnons notre parole. »

Parole tenue, pas celle du président. D'où leur amertume à mesure que s'égrainent les années. Ce sont ces déceptions qui sont présentées ici.

Le président héritait, en 1982, d'un pays économiquement fort. Malgré les avertissements de la communauté financière internationale, les Camerounais, jusqu'en 1992, ne se sentaient pas concernés par la crise économique. Puis, les paysans furent durement frappés, le cacao se vendant très mal. L'argent disparut. Les enfants des paysans désertèrent l'école, le ventre vide. On en vint à regretter Ahidjo sous le règne de qui l'argent coulait à flot. Biya en fut tenu responsable. Dans une mélodie funèbre et lugubre, les femmes de Nkol-Afeme se désolent et explosent :

ce plan, l'État dresse des bilans positifs, les populations attendent et réclament publiquement. Les mêmes revendications fusent de tous les villages ; voici trois exemples qui résument ces plaintes :

*Papa Paul, as-tu donc oublié le (département du) Dja et Lobo
Penses-tu encore à la route de Bengbis, de Zoétélé, de Nkol-ovos,
[de Nkizok, de Mvagan,
Te souviens-tu de la route entre Sangmélina et Ébolowa
Penses-tu au dispensaire de Nden que tu avais promis ?*

*(La ville d') Obala, M. Biya, est abandonnée
La route, laissée par nos parents, est aujourd'hui crevassée
L'eau manque dans la ville qui ploie sous des tonnes de saleté,
[qu'en penses-tu, Biya ?*

*Au dispensaire où manque l'eau, où vraiment manque l'eau
On nous demande de l'argent qui nous manque
Il n'y a que les méchants qui supportent cette situation
et qui nous torturent. Pitié pour nous, pitié monsieur le président.*

*Ayez peur du dehors, mes sœurs, craignez le dehors
L'essence a augmenté, le prix du transport aussi ;
Le savon ne s'achète plus, les médicaments non plus
Les écoles sans maître nous regardent, le village est dans le noir,
L'eau est introuvable. Paul Biya, où vis-tu ?*

*Faut-il attendre **un étranger**(10) pour embellir le chez toi ?
Ayez peur du dehors mes sœurs...*

Le groupe Espoir du renouveau exhorte Biya à gouverner franchement, à veiller à la construction du pays et à punir les destructeurs. Sa charge est indigne d'une opposition irresponsable et sans projet de société qui prône sans cesse haine et destruction, séparatisme et désobéissance civique.

*Les casseurs ne peuvent pas construire le pays,
les voleurs et les brûleurs de banques sont incapables de construire
[le pays
Les coupeurs de route ignorent comment construire le pays,
Que fais-tu, ah Biya, pour que se construise le pays ?
Nous, nous voulons un pays fort, riche et uni,
Unissons-nous pour le bonheur de notre pays
Pourquoi regardes-tu le pays se détruire
As-tu les yeux pour ne pas voir ? je te le demande, ah Paul Biya.*

(10) Terme qui désigne, au Cameroun, d'une ethnie, d'une langue ou d'un clan différents, quiconque est, contrairement à *compatriote*,

Les villageois ne comprennent pas l'insensibilité du président Biya à leurs exhortations. Exaspérés, ils lui demandent de prendre les dispositions nécessaires pour s'informer et réagir :

*Arrange-toi Paul Biya, pour redresser ton pays
Ton équipe travaille sans rendement,
Comme nos récoltes sans valeur financière
Et nos écoles sans maître, ou nos hôpitaux sans médicament.*

Un groupe de Ngumu, dans la province du Centre, demande clairement au président Biya de bouger et de répartir judicieusement le gâteau camerounais, car se crée une société inégale de privilégiés et de défavorisés : ceux qui bénéficient de tout et ceux qui manquent de tout, les « on est venu les accompagner »...

*Certains travaillent et peinent à la tâche, certains autres profitent
Biya le vois-tu ?
Certains s'acquittent de leurs devoirs et certains en profitent,
Biya que fais-tu ?
Certains ont de l'eau, de la lumière, des écoles
La plupart attendent dans le désespoir, Biya le vois-tu ?*

Si le silence dure, c'est que P. Biya ignore la réalité de son peuple. *Il n'est pas au courant*, dit la chanson comminatoire des femmes d'Obala.

*Avise-toi, sais-tu, Biya Paul, ce qui se passe dans ton pays ?
Sais-tu ce qui se passe dehors ? connais-tu les tracas du dehors ?
Les choses terribles se déroulent, tu regardes seulement.
Les gens meurent, les gens volent, l'argent manque, la douane
[est élevée
Paul Biya le sais-tu ? le dehors est pénible, le dehors est mauvais,
[Biya Paul, le sais-tu ?*

La contestation, la révolte ébranlent le citoyen villageois qui souffre des exactions du pouvoir. Les villageoises d'Akonolinga rejettent les injustices subies, en appelant au chef Biya pour dénoncer l'intolérable :

*Les impôts trop élevés qui, chères sœurs, inhibent le bien-être
La douane qui, Papa Paul, frappe les produits,
Les contrôles de police qui empêchent la circulation des
[transporteurs
Et qui enrichissent non l'État, pitié de nous, mais policiers et
[gendarmes
Sais-tu, ah Biya Paul que les infirmières tricotent et causent à
[l'hôpital*

*Quand meurent couchés à même le sol de l'hôpital, les malades
[sans soins ?*

Ces propos sont-ils entendus ? Nul ne sait. Mais on est sûr de l'évolution de la manière dont le peuple présente aujourd'hui ses problèmes. Autrefois, les bikut-si utilisaient des métaphores allusives obscures. Ahidjo, par exemple, n'avait jamais été que « *le pasteur de là-bas* » et les colons, « *la peau de kaolin, les longs nez* » ou des « *éternels résidents* ».

Les mots d'alors étaient laconiques et sybillins. On eût dit qu'ils ne concernaient en rien le fait évoqué. On parlait alors de la langue de bois. Nul n'osait ouvertement s'attaquer à l'autorité établie. Les tentatives de contestation usaient des procédés stylistiques ambigus que décryptaient les seuls initiés. Aujourd'hui, les mots des bikut-si sont limpides et durs. Le double langage inspiré du parti unique a vécu. Les problèmes évoqués, autrefois subversivement mais tacitement posés pour combattre la dictature, sont aujourd'hui exposés à la radio, devant le président lui-même, lors des soirées culturelles. L'utilisation des mots simples, à sens dénotatif, est de mise comme le montrent nos différents extraits.

J'observe néanmoins deux faits : le petit peuple demeure courtois, même devant l'inacceptable, par respect du code social. On retrouve ici une des caractéristiques des bikut-si : louer et corriger ou porter au forum la cible qui ne se sera pas amendée pour l'humilier. Y a-t-il pire châtement chez les Beti que l'exclusion, l'humiliation et la honte ! Être responsable de sa chute morale et sociale n'engage que soi. A moins de n'être pas humain.

Le deuxième fait concerne les thèmes évoqués. Ils proviennent des couches les plus défavorisées et les plus fidèles au pouvoir.

Peut-on conclure à une démocratie nouvelle instaurée depuis les conférences nationales ? Il me semble que, relativement à cette réflexion, rien n'est absolument nouveau. La chanteuse Koko Ateba n'avait été sanctionnée que pour avoir rompu le code d'honneur de la famille. On ne se moque, ici, ni de la stérilité, ni de la maladie, ni de la mort. Koko s'en moqua en faisant clairement allusion à madame J. Irène Biya.

On ne dira pas de même de Messi Martin ou de Sala Bekono qui ont soulevé, dans leurs chansons, des problèmes cruciaux de moralité humaine et financière. Tant que le code est respecté, la liberté d'expression est garantie. Pour moi, seule la densité de cette démocratie a augmenté, aussi bien par le mode de diffusion des revendications et de la contestation que par la forme d'expression adoptée.

Forcées d'accepter l'instauration de la liberté d'expression, les autorités tolèrent l'intensité de la critique sociale, la portée de ces revendications se limitant à la seule zone couverte par les stations FM du centre et du sud. Soit près de 60 kilomètres à la ronde.

Louis-Martin Onguene Essono
École normale supérieure, Yaoundé